

TARIF D'ABONNEMENTS
Bonneville, Tourcoing, le Nord et les Départements
Trois mois 5 francs
Six mois 10 francs
Un an 18 francs
Les autres Départements et l'étranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feytaud

BUREAUX ET RÉDACTION :
ROUBAIX : 71, Grande-Rue ; TOURCOING : 5, rue Carnot
ÉDITION DU MATIN

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix :
A Valenciennes :
A Lille :
A Paris :
En vente à Paris dans toutes les Bibliothèques des ports et dans les principales librairies.

HUIT PAGES : 5 centimes

LES ÉLECTIONS DU 1^{er} MAI

A mesure que l'on étudie de plus près les érudits de dimanche, on juge qu'ils sont beaucoup plus favorables aux républicains modérés que les journaux du Bloc affectent de le dire. Le mot d'ordre du ministère de l'intérieur est de voter victorieux ; mais cette victoire est encore à remporter. On comptait audacieusement les résultats des ballottages comme s'ils étaient assurés : ils ne le sont pas du tout.

A Marseille, par exemple, on a dit — et nous avons répété nous-mêmes que M. Flaissières l'emporterait. Or, rien n'est moins démontré. M. Flaissières est passé avec quatre candidats de sa liste, ce qui fait cinq en tout ; mais il y a une trentaine de ballottages, où il est d'autant plus impossible de prévoir ce qu'ils donneront que l'écart des voix entre les deux listes est, en somme, assez faible. M. Flaissières, le premier de sa liste, a eu 39.900 voix, mais le premier de la liste Chanut en a eu 39.103 ; la différence n'est que de 797 voix. La tête de la liste Chanut est en avance notable sur la queue de la liste Flaissières. Il y a donc lieu de croire que celle-ci ne passera pas tout entière, et nul ne peut dire aujourd'hui dans quelle proportion l'une et l'autre seront finalement représentées au Conseil municipal. On est donc la précédente victoire de M. Flaissières. Il faut avoir des yeux microscopiques pour la discerner.

Ce qu'on voit au contraire très distinctement, c'est qu'à Bordeaux la liste radicale-socialiste de M. Lande, le maire actuel, a été battue à plate couture. On ne dira pas que ce soit un triomphe pour le Bloc. A la vérité, il n'y a pas encore de résultat décisif, aucun candidat n'ayant été élu au premier tour, mais M. Albert Daney, républicain modéré, a obtenu 17.495 voix en tête de sa liste, tandis que M. Lande n'en a eu que 7.307. C'est un écrasement pour ce dernier et pour le parti ministériel. Comme il y avait six listes en présence, les voix se sont beaucoup éparpillées. Il faut donc les réunir. Si l'on fait le total de celles qui se sont prononcées pour et de celles qui se sont prononcées contre la politique ministérielle, les premières sont 19.500 et les secondes 21.000.

Nous avons dit que, dans les campagnes, il était à peu près impossible d'arriver à des précisions absolues. Mais on n'y constate aucun progrès gouvernemental. Là, et dans les villes moyennes, la situation reste la même, à moins qu'elle ne se soit améliorée. C'est le cas dans le département d'Eure et Loir, à Chartres, à Nogent-le-Rotrou, à Dreux, où les listes modérées ont battu les listes radicales-socialistes.

Il n'est pas facile de poursuivre cette revue. Les constatations qui ont ressorti sont encourageantes pour le second tour de scrutin ; il paraît devoir être encore meilleur que le premier.

INFORMATIONS

Grève de mineurs
Roubaix, 4 mai. — Les ouvriers des mines de la Haute-Lorraine à Valenciennes ont décidé de se rendre en masse à Paris, le 10 mai, pour protester contre la loi sur le travail de nuit. Ils ont décidé de se rendre à Paris par le train de nuit du 10 mai.

Les tapisseries de la princesse Mathilde
L'essai de la robe de la princesse Mathilde sera vendu prochainement, ainsi que nous l'avons annoncé, au profit de la caisse de secours pour les enfants de la Haute-Lorraine.

Les grèves de Tunis
Tunis, 4 mai. — Les entrepreneurs français et italiens ont décidé d'accéder le 10 mai à l'heure, avant le midi, à la demande de la commission de conciliation, et de commencer le travail de la journée.

Vif incident à la Chambre des Communes
Londres, 4 mai. — Il y eut, hier soir, un incident très vif à la Chambre des Communes à propos de l'augmentation de la taxe sur les tabacs. On a accusé le

ACTUALITÉ

Le conflit entre le Brésil et le Pérou

Rio-de-Janeiro, 4 mai. — L'ordre de mobilisation est confirmé. Les préparatifs militaires se poursuivent activement. Le Pérou n'a pas encore répondu à la note du Brésil exigeant l'évacuation des territoires d'Altopurus et d'Atajuma, occupés par les Péruviens.

Un moyen d'obliger ses enfants à travailler

Un millionnaire de Pittsfield (Etats-Unis), M. Gordon Mackay, vient de mourir. Il laisse toute sa fortune évaluée à vingt millions de francs à l'Université de Harvard.

Choses et autres

Chez le malade : Comment! vous avez laissé vos médicaments débouffés? — Mais oui, docteur. C'est recommandé... il y a écrit sur les bouteilles : *Plumeau ouverte toute la nuit!*

Nos vœux : — Voyons, voyons, il y a deux mois que vous êtes au lit, comment m'appelle-t-on, moi, votre adjoint? — Ça dépend des sections, mon adjoint, des fois c'est : *Fil de fer*, et des fois c'est : *Pot de biogène!*

Entre hommes sérieux : — Voilà, mon vieux, ce qu'il y a de pensés, ça ne peut pas servir. Il y a un monsieur, qui depuis longtemps a un peccot tout neuf à moi, et qui ne veut pas me le donner. — Et quel est cet indésirable personnage? — C'est mon tailleur!

Notre distingué confrère et ami, M. Paul Gil, a remis, dimanche dernier, la direction de nos services télégraphiques à Paris, à M. Paul Dames qui lui donnait depuis dix ans sa dévouée et précieuse collaboration. M. Gil laisse dans la presse parisienne des souvenirs d'unanime estime et de bonne confraternité.

En souhaitant cordialement la bienvenue à M. Paul Dames, nous tenons à remercier M. Gil des longues et excellentes relations qu'il a constamment entretenues avec notre rédaction et à lui exprimer les vœux sincères que nous formons pour le complet rétablissement de sa santé dans les nouvelles fonctions auxquelles il est appelé à Lyon.

LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A ROME

Le voyage de M. Loubet à Rome et son attention à rendre visite au Pape, continue à provoquer les commentaires de la presse.

Après avoir constaté que dans cette circonstance tous les esprits n'ont pas vu ni voulu les mêmes résultats, ajoutons à propos du caractère antipolitique du voyage :

De part et d'autre de M. Loubet, des vœux ont pour ainsi dire été formulés, soit en faveur de la République, soit en faveur de la monarchie.

Toujours au sujet de la monarchie, nous avons vu que M. Loubet, en acceptant de recevoir, et d'accepter, un drapeau de la République, a fait acte de souveraineté.

M. Loubet, en acceptant de recevoir, et d'accepter, un drapeau de la République, a fait acte de souveraineté.

La visite de M. Loubet à Rome était donc, en somme, depuis longtemps parvenue à son terme.

De son côté, l'Observateur Romain résumant le caractère du voyage que vient de faire à Rome M. Loubet, fait remarquer que cette annonce du voyage de la presse catholique d'Italie et de France l'a signalé comme ayant une signification ouvertement hostile et offensive.

Et ce journal ajoute :

Qu'un souverain ou un chef catholique vienne à Rome dans les conditions actuelles et dans la situation présente des rapports entre l'Eglise et l'Etat italien, le fait est en soi un événement d'une importance capitale.

On ne peut donc pas dire que le voyage de M. Loubet à Rome soit un acte de courtoisie ou de bienveillance.

On ne peut donc pas dire que le voyage de M. Loubet à Rome soit un acte de courtoisie ou de bienveillance.

L'AFFAIRE DREYFUS

La voie ordinaire

L'Éclair a obtenu de Mme Bastian — cette domestique de l'ambassade d'Allemagne que l'on appelle la « voie ordinaire » — communication d'un certain nombre de lettres, à elle adressées par le lieutenant-colonel Henry. Ces lettres sont relatives aux rendez-vous que le colonel fixait à sa correspondante pour recevoir les papiers qu'elle avait retirés de la corbeille de l'ambassade.

Chaque lettre apporte brièvement une instruction, assigne ou demande un rendez-vous. C'est d'ordinaire à Sainte-Clotilde ou à St-François-Xavier. Mme Bastian, qui avait préparé son petit paquet avec les papiers sortis de son corset ou de ses bas, passait très vite à côté du commandant Henry, le lui glissant dans la main, en le frottant, sans, de part ni d'autre, un mot ou un salut.

Si une conversation s'imposait, le rendez-vous était à l'intérieur de ces églises où quelques mots brefs dans l'ombre des bas-côtés, s'échangeaient.

Les églises sont désignées le plus souvent en termes convenus :

J'ai bien vite déshaté votre petit mot, et je me suis précipité chez Clo.

Clo : c'est Sainte-Clotilde. Saint-François-Xavier, c'est M. F... ou M. François.

Lorsque le drame s'échange, c'est-à-dire à l'arrivée du bordereau, le colonel qui signe ses billets « Hermann » recommande instamment à sa correspondante qu'elle appelle sa « cousine », de se montrer extrêmement prudente :

Mais, cousin, Vendredi,

Je vous prie de ne rien faire pendant un quinzaine de jours au moins. Restez bien tranquille et écoutez-moi bien. Ne faites rien, nous avons le temps de nous pourvoir. *Ne faites rien, nous avons le temps de nous pourvoir.*

Amis, au cousin Auguste.

Votre petite cousine qui vous aime bien.

HERMANN.

Une grande agitation règne dans les sphères officielles. Devant les observations de l'ambassade d'Allemagne, la question se pose de savoir quelle suite sera donnée à cette affaire, tant au point de vue diplomatique, elle est grosse de difficultés. La terreur à l'empêcher sur la crainte, mais la prudence s'impose plus que jamais.

Le commandant Henry adresse à la voie ordinaire ce petit bleu :

Dimanche, 4 octobre 1894.

(C'est un lapsus — observe l'Éclair — hier dimanche 4 novembre 1894, le timbre de la poste au dos en fait foi, et d'ailleurs le 4 novembre 1894 était un dimanche).

Mais, cousin, Vendredi,

Merci des bonnes nouvelles; chez nous tout va également très bien et la famille est en bonne santé.

Ne faites rien et ne sortez rien avant que j'aie pu vous parler avec vos autres cousins qui ont quelquefois mauvaise tête.

Ici, l'Éclair formule les observations suivantes :

Le sens de ce télégramme est transparent : Henry se réjouit des progrès de l'enquête, mais redoute encore l'intervention des cousins et qui ont quelques mauvaises têtes — les Allemands qui menacent et qui seraient bien autrement agressifs, s'ils savaient la source des indications.

Nous surprenons ainsi, à l'improviste, Henry et Mme Bastian. Le commandant Henry se peint dans ces termes, et se livre à une réflexion d'un ordre un peu différent de ce que nous venons de lire.

Juste en 1898, l'année tragique, l'instrument fonctionne toujours ; la « mère Bastian » persiste à garantir ses bas des papiers sans qu'elle n'ait été informée des faits et gestes des autres cousins. Cependant, elle a une « douleur » au début de cette année 1898. Elle a trouvé dans la cave, près du canif, où elle les déposait, ses papiers bouleversés.

Serait-elle découverte? Anxieuse, elle communique ses appréhensions au colonel qui la rassure :

Ma cousine,

Je ne suis pas inquiet, car je sais bien qu'il n'y a rien. Mais ce qu'il faut au sujet de la lettre de votre sœur, indique qu'il faut toujours être prudent et ne jamais rien dire et ne jamais rien écrire à personne.

Actuellement, l'alarme était vaine. C'étaient les enfants du concierge qui, jouant avaient éparpillé les papiers.

L'Éclair annonce qu'il publiera bientôt d'autres lettres.

LA GRÈVE DES OFFICIERS DE MARINE

Marseille, 4 mai. — La crise causée par la grève des états-majors s'accroît. Actuellement, il y a 99 navires désarmés, et les équipages des caboteurs charbonniers de la Corse viennent de se mettre en grève, réclamant de ne plus naviguer à la part, ni, pour avoir un salaire fixe.

On cite le cas d'un équipage de ces bateaux qui n'a touché que 300 francs, en un an, car, dans cette navigation spéciale, avant que les hommes soient payés, on prélève la part de l'armateur, celle du navire, celle du capitaine, et enfin celle des matelots. M. Pennissat, administrateur de la marine, a reçu les doléances de ces marins.

Le Vinh-Long part ce soir à six heures pour Alger avec 200 militaires et 300 passagers civils. Le personnel restant de l'Éclair est à l'embarras, le Vinh-Long qui, son voyage effectué, reviendra à Marseille.

Le levier partira demain pour Tunis avec les dépêches seulement ; le Dunois, pour Alger, vendredi, avec les dépêches et les colis-postaux.

Le Skamrock, qui est attendu samedi, effectuera sans doute un voyage sur la Corse et la Tunisie.

On arme en ce moment à Toulon les transports Nive et Mylko pour les affecter au service de l'Algérie et de la Tunisie.

Les passagers du Vinh-Long ont adressé une protestation parce qu'on exige d'eux le prix du passage fort alors qu'on leur avait promis, du moins pour les nécessités, de les rapatrier gratuitement.

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

SUR LE YALOU

Le rapport officiel du général Zassoulitch sur le combat de Turenchen

LE TEXTE DU RAPPORT

Saint-Petersbourg, 4 mai. — Voici le texte complet du télégramme du général Kouropatine à l'empereur en la date du 3 mai sur le rapport du général Zassoulitch, sur le combat du 1^{er} mai autour de Turenchen.

Ce combat a eu lieu dans les circonstances suivantes :

Y participèrent les 12^e et 22^e régiments d'infanterie et les 2^e et 3^e brigades d'artillerie.

Le combat commença par une forte canonnade de notre flanc droit par les pièces de siège de Wajou et les batteries de campagne placées sur les rives. Après une certaine accalmie, le feu recommença avec une violence extraordinaire contre notre flanc gauche et notre position principale à Turenchen et contre notre position de Poteyntza, puis commença aussi une fusillade par petits groupes.

Les Japonais entreprirent une attaque à travers la rivière Akko.

La situation des défenseurs de la position devait toujours de plus en plus difficile, surtout à Poteyntza qui fut attaqué de front et de flanc.

Trois canons japonais étaient opposés à notre batterie de Poteyntza qui, ayant fait faire la batterie de montagne ennemie, reporta son feu sur l'infanterie et sur les batteries de campagne de la rive du fleuve, obligée d'aller occuper une autre position.

La situation des défenseurs de la position principale sur le flanc gauche de la crête, et maintenus par notre feu des batteries et des canons Pouchet, restèrent dans les tranchées.

L'adversaire ouvrit un feu violent d'artillerie contre la nouvelle position, et commença à tourner notre flanc gauche vers Kichingon.

La partie réservée principale, deux bataillons du 11^e régiment et de la 3^e brigade d'artillerie furent dirigés sur Loufanhou où ils occupèrent une position avec un double front de tir, permettant ainsi à nos avant-gardes de reculer. Les bataillons du 11^e régiment tourgardés par l'ennemi, les deux flancs, se lancèrent plusieurs fois à la baïonnette, mais furent repoussés.

Les Japonais n'acceptaient pas le combat à la baïonnette et reculaient.

Devant le régiment, marchait l'annoncier, portant la croix ; il fut blessé de deux balles.

Seul le travail des balonnets permit au 11^e régiment de se retirer sans l'arrivée d'un bataillon du 10^e régiment qui venait le renforcer.

Les pertes dans les 11^e et 12^e régiments sont très grandes, mais n'ont pas encore été exactement déterminées.

Dans le 11^e régiment, le colonel Laiming et les chefs de bataillon Domez et Raveyrol ont été tués ; dans le 12^e, le commandant de compagnie ont été tués ou blessés.

Les deuxièmes et troisièmes batteries de la dernière brigade ayant perdu la majeure partie de leurs hommes et de leurs chevaux ont été envoyés à l'arrière pour mener leurs canons et les laisser en la position après les avoir encloués. Pour la même raison ne purent pas être emmenés six canons de la 3^e batterie de la 3^e brigade et 8 canons Pouchet qui furent également encloués. La configuration montagneuse de la région ne permettait pas de sauver les canons à bras d'hommes.

Jusqu'à présent 800 blessés, dont quatre officiers sont entrés à l'hôpital de Feng-Houang-Tcheng. Leur transport ultérieur est pleinement assuré.

La cavalerie japonaise fit une apparition au sud-est de Feng-Houang-Tcheng, mais deux camps avec deux canons lui ayant été opposés, elle n'osa pas approcher.

Le transport des blessés de Feng-Houang-Tcheng se fait au moyen de porteurs chinois qu'on ne trouve à louer que difficilement.

Il s'effectue également sur des voitures à deux roues, et sur les chevaux des détachements de cavaliers volontaires.

Le général Zassoulitch dit en terminant son rapport que le moral des troupes, malgré les pertes énormes qu'elles ont subies, reste excellent et qu'elles sont prêtes à reprendre la lutte.

Les pertes des Japonais ont été très lourdes, notamment au passage de l'Aiko. D'après des témoins du combat, les Japonais auraient eu au moins trois ou quatre mille morts.

La retraite des Russes — Les pertes Japonaises

Saint-Petersbourg, 4 mai. — Un télégramme au quartier général adressé à l'état-major général annonce que les troupes du général Zassoulitch se sont repliées sur Feng-Houang-Cheng.

La retraite s'est effectuée en bon ordre. Plusieurs escadrons japonais, ayant poursuivi l'arrière-garde, furent repoussés.

Un de ces escadrons a été anéanti par le feu d'une demi-batterie appartenant à la 3^e brigade. Tous les blessés russes ont été évacués sur Feng-Houang-Cheng et sur Fur-Tchen.

Les pertes russes sont d'environ 1,200 hommes, parmi lesquels de nombreux officiers.

L'évaluation des pertes japonaises est de 4,500 hommes dont environ 2,800 tués.

Un rapport complémentaire informe l'état-major que les Japonais n'ont pas continué à poursuivre l'arrière-garde russe. — (Agence Reuter).

Saint-Petersbourg, 4 mai. — On annonce que le rapport complémentaire du général Zassoulitch sur le combat de Turen-Tchen confirme que les Japonais ont payé très cher leur victoire. Le nombre de leurs blessés est si considérable que les ambulances japonaises sont débordées.

Un contre cinq

Saint-Petersbourg, 4 mai. — Au ministère de la guerre, on considère la bataille du 1^{er} mai sur le Yalou, comme un des plus héroïques faits d'armes que l'histoire militaire russe ait eu à enregistrer.

En effet, des renseignements complémentaires parvenus à l'état-major général de Liao-Yang, il résulte que le total des effectifs russes lors de cette bataille était de 8,900 hommes, avec 24 canons, qui ont eu à lutter contre une armée de 42,000 hommes, avec 150 canons et plusieurs pièces de siège.

Dans cette lutte inégale, l'héroïsme du soldat russe a su infliger à l'ennemi une perte dépassant plus de quatre fois celle qu'il eut à subir lui-même. Il est absolument faux que l'armée japonaise ait fait prisonniers des officiers russes non blessés. — (Agence Reuter).

A PORT-ARTHUR

Wei-Hai-Wei, 4 mai. — Il se confirme que deux contre-torpilleurs japonais ont été coulés dans la tentative d'embouteillage de Port-Arthur qui a eu lieu le 30 avril.

Port-Arthur, 4 mai. — La situation n'a pas changé dans le rayon de la place. Pendant le combat qui a eu lieu dans la nuit du 3 mai, les navires russes et les batteries ont lancé environ 2,500 projectiles de différents calibres. Le Goulik a lancé 3,000 avec une mitrailleuse.

LA COCHINCHINE RAVAGÉE PAR UN TYPHON

Saïgon, 4 mai. — Dimanche dernier, un typhon a ravagé la Cochinchine. Toutes les lignes télégraphiques de Saïgon ont été coupées. Il y a eu environ cent victimes parmi les Asiatiques. Les pertes matérielles sont considérables.

Autres, 4 mai. — Une dépêche de Saïgon au Lloyd donne les détails suivants sur le typhon de dimanche dernier :

L'ouragan a causé de grands dégâts matériels. Les marées ont rompu leurs amarres, sans cependant qu'il en résultât des dommages à la batterie européenne. En revanche, la batterie indigène a beaucoup souffert. De violentes tempêtes ont sévi sur le littoral ; plusieurs embarcations de faible tonnage ont subi de fortes avaries. Les ports de moindre importance de la région ont aussi ressenti les effets de la tempête.

FEUILLETON DU 6 MAI 1904 N° 84

LE BARON JEAN

PAR CAMILLE DEBANS

— Merci, monsieur. J'espère donc que nous serons vite des amis. En attendant, vous me permettez de servir de famille à la pauvre femme que vous accompagnez ?

Mme Lestromont, à ces mots, tourna légèrement ses yeux humides vers M. de Navailles et l'on vit que qu'elle avait compris, tant sa physionomie devint plus intelligente.

Mais ce ne fut qu'un éclair. Au bout d'un instant, elle avait repris son impassibilité.

— Ou comptez-vous la conduire? demanda Mme de Navailles à Janvier, en désignant la veuve de Lestromont.

— Mon intention était de la placer provisoirement dans la maison de santé d'un de mes anciens camarades de l'École de médecine.

— Est-elle difficile à gouverner? — Oh! madame, pas plus qu'un enfant.

— Voulez-vous que je vous fasse une proposition, docteur? — Parlez, madame.

— Puisque nous devons être des amis, confiez-moi votre malade. J'ai quatre fois la place nécessaire pour la garder.

— Mais, madame, elle vous gênera beaucoup... — Ne croyez pas ça. Dans une maison de santé, les pauvres aliénés ont pour les servir des gens à gages, durs, brutaux, féroces quelquefois.

— Chez moi, je la confierai sous soins de deux bonnes religieuses qui la dorloteront.

— C'est que souvent les soins à donner à cette catégorie de malades exigent une installation spéciale.

— Rapportez-vous-en à moi, docteur. Et puis, vous serez bien plus à l'aise chez moi pour discuter avec vos confrères les aliénistes dont vous proposez sans doute de solliciter le concours.

— Bien entendu, madame.

— Allons, c'est convenu, vous allez l'accompagner à mon lit.

— C'est que, vraiment, je ne sais, madame... — Acceptez, docteur, dit d'Arac, vous en serez ravi plus tard.

Janvier ne résista pas davantage.

On fit monter madame Lestromont dans la voiture de Louise. Le docteur et d'Arac y prirent place également avec Mme de Navailles, et l'on quitta la gare de Lyon.

— Quels seront les premiers soins à lui donner? demanda l'hospitalière Louise.

— Oh! pour ce soir, madame un peu de nourriture et un bon lit seront les choses les plus nécessaires.

— Elle est très fatiguée? — Horriblement par ce long voyage. Qui sait si un repos et des soins intelligents ne suffiront pas pour lui rendre la raison?

L'état d'aliénation mentale dans lequel Mme Lestromont venait d'arriver à Paris constituait un incident capital pour tous les personnages de cette histoire.

Le baron et Denizard en étaient aux anges, il se serait oisieux de le répéter. Martineau lui-même, qui le prenait de si haut avec Maladet, avait appris la nouvelle avec une vive satisfaction.

Cela lui permettait de continuer à jouer son rôle d'homme généreux et bourré de vertus.

— Son plan était de se faire une réputation d'intégrité et de bien établir qu'il pourrait ensuite braver les événements les plus néfastes.

Mme de Navailles, d'autre part, était étonnée ; sa vengeance lui échappait. Bourgeois, pour des raisons qu'il ne laissait pas deviner, se déolait autant qu'elle, et d'Arac ne s'illusionnait pas sur les conséquences d'un pareil malheur.

Son amour et ses espérances couraient de grands dangers. M. Destrem étant, par sa nature mesquin, assez disposé à voir dans un homme aussi riche que Boigrimaud la victime d'une haine injustifiable et d'une jalousie très compréhensible.

Mais celui qui se trouvait le plus durement atteint par la folie de Mme Lestromont était M. Médard.

Le juge d'instruction averti par le parquet de St-Denis de la prochaine arrivée de la veuve et sachant que celle-ci prétendait connaître le meurtrier de son mari, le juge d'instruction, dieu, considérait l'éclaircissement de ce sombre drame comme une affaire faite.

Dès que la malheureuse femme aurait mis le pied à Paris, il comptait l'interroger. Renseigné sur le jour et l'heure qu'elle débarquerait à Marseille, il avait pris ses précautions pour être prêt à agir avec la plus grande promptitude.

Et voilà que son principal témoin, voilà que celle qui devait apporter la lumière arrivait privée de raison, sans mémoire, sans intelligence!

M. Médard croyait tenir la solution de son problème et cette solution lui échappait de nouveau, pour toujours peut-être.

A défaut de Mme Lestromont, il espérait une minute que le docteur Janvier aurait les secrets de celle-ci.

Comme d'Arac, comme Mme de Navailles, comme

Maladet lui-même, il s'attendait à devoir au médecin l'explication du mystère. De seconde main à la vérité, mais qu'importe!

Hélas! il lui fallut aussi renoncer à cette espérance.

Le docteur ne put rien répondre.

M. Médard lui demanda vivement s'il savait pourquoi Lestromont avait touché ses cent onze mille francs et ce qu'il comptait en faire.

Il finit par répondre longuement sur la vie que la victime du Point-du-Jour menait à la Réunion. Sur ce sujet, Janvier put être un peu plus explicite.

Il raconta ce que tout le monde savait.

Lestromont, dit-il, semblait poursuivre par les plus sombres pensées. Il sortait presque toujours seul, évitait ses amis, ne parlait pas. On l'avait vu gesticuler avec véhémence lorsqu'il se croyait suffisamment isolé. Parfois, au bord de la mer, il parlait à haute voix, pendant de longues